

Éloge du déplacement : de filiations en affiliations
Pensons ailleurs de Nicole Lapierre, Stock, 301 p.

Emmanuelle Tremblay

Numéro 203, juillet–août 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18562ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay, E. (2005). Éloge du déplacement : de filiations en affiliations / *Pensons ailleurs* de Nicole Lapierre, Stock, 301 p. *Spirale*, (203), 36–37.

ÉLOGE DU DÉPLACEMENT : DE FILIATIONS EN AFFILIATIONS

PENSONS AILLEURS de Nicole Lapierre
Stock, 301 p.

LE MONDE se créolise, constatait Édouard Glissant dans son *Introduction à une poétique du divers*. Les exils, volontaires ou forcés, la mouvance des populations déterritorialisées à la recherche de nouveaux ancrages, ainsi que l'intensification des communications forment un chaos d'appartenances que reflète ce début de XXI^e siècle. Au sein de la créolisation mondialisée, l'identité va de Charybde en Scylla, partagée entre les deux écueils de l'errance : le repli nostalgique et la mutation tous azimuts. Pendant ce temps, la pensée voyage. Elle s'alimente à même les différentes traverses de la littérature, tirant profit du déplacement entre les langues, les espaces et les cultures. Ainsi, le travail de Lothar Baier procédait de la conviction « que l'incessante recomposition des cultures du présent est au plus haut point riche de possibles qui sont autant de chances pour demain » (*À la croisée des langues*, paru en allemand en 1995). L'horizon du futur se trouve pour ainsi dire renouvelé, dans l'esprit de Baier, à partir des ruptures qui reconduisent la pensée vers les stimulations d'un ailleurs. En ce sens, la dynamique de recomposition des cultures qu'il appelle est fondée sur la « pensée décalée, dérangeante et inventive » qui sous-tend la démarche des intellectuels auxquels s'attarde Nicole Lapierre, pour en reconstituer les parcours, dans le style libre de l'essai.

Par le déploiement d'une dimension subjective ostensiblement assumée, la sociologue tisse un réseau d'influences et de proximité entre les écrivains qui se trouvent tous subsumés sous la catégorie de l'« homme déplacé », au sens propre comme au sens figuré. Qu'il ait vécu l'exil, comme Stefan Zweig, Hannah Arendt, Walter Benjamin, parmi tant d'autres, ou qu'il ait été mû par une « nécessité épistémologique », à l'instar de Georg Simmel, l'homme déplacé est forcé, d'une façon ou d'une autre, de « s'en aller penser ailleurs ». C'est à ce mouvement que Lapierre se propose de rendre hommage. Elle le situe au cœur de son propos qui rassemble des trajectoires d'intellectuels offrant toutes différentes variations sur le thème du déplacement,

et qui s'élabore autour des figures de l'étranger, du marginal, du paria, de l'intellectuel sans attaches et exilique, du transfuge et du « traversier » — terme emprunté à la réalité québécoise de l'embarcation qui relie une rive à une autre et qui désigne, notamment, « ces sociologues capables de circuler entre des mondes sociaux très différents, de faire le va-et-vient sans être clivés et sans choisir leur bord ».

Le lecteur aspirera inutilement à retrouver le condensé et le commentaire critique des systèmes de pensée qui sont rattachés à ces différentes figures aux recoupements inévitables, car, pour chacun des auteurs cités, de Simmel à Pierre Bourdieu et aux principaux représentants des études « subalternes », en passant par Simone Weil et certains membres de l'École de Chicago, « il s'agit moins de résumer une œuvre que de dire une manière ». Lapierre s'attelle en fait à la mise en valeur des facteurs propices à la transformation du regard sur la société qui fait leur originalité. Ce faisant, elle insiste sur l'histoire personnelle sous-jacente à celle des idées qui, marquées par l'expérience de traversée des frontières sociale, géographique et culturelle, ont été mobilisées par le dépaysement. Son approche, à la croisée de la sociologie, de la littérature et de la philosophie, tend à aménager des points d'arrêt sur ce moment de l'arrachement au milieu d'origine et à soi-même qui introduit une discontinuité et, par là même, une liberté instaurée en mode de connaissance, laquelle entraîne à son tour (si l'on suit ici la logique de causalité qui s'impose) un saut qualitatif de la pensée critique.

De Simmel aux « universitaires nomades »

Le ton personnel de Lapierre autorise une lecture biographique de sa propre démarche. Dans *Le silence de la mémoire* (1989), elle rendait compte d'une recherche sur la diaspora des Juifs de Plock (Pologne), ville de naissance de son propre père, autrefois Lipsztein, mais devenu Lapierre dans la France républicaine à

laquelle il était désireux de s'intégrer, comme de nombreux Juifs après la Shoah. La substitution du patronyme, commune à plusieurs groupes d'immigrés, a été ensuite examinée plus à fond dans *Changer de nom* (1995) où elle s'avère révélatrice d'une rupture avec la filiation au profit d'une affiliation qui relève, dans le meilleur des cas, d'un libre choix. Aussi l'attention portée aux intellectuels d'origine juive dans *Penser ailleurs* n'est-elle pas étrangère à l'histoire familiale, porteuse de la rupture à partir de laquelle la chercheuse recrée une filiation tout en zigzags, à partir d'affiliations diverses. L'objectif est explicitement avoué : « mettre en scène mon propos en réunissant ces intellectuels juifs plus que jamais "sans attaches" ». L'étude sociologique fait par conséquent place au récit, qui relate et relie les destinées singulières d'intellectuels européens et américains dispersés sur l'horizon culturel ouvert par la modernité, pour donner forme à une communauté qui passe nécessairement par la diaspora juive, mais que l'on peut rassembler autour du type plus universel de l'« être-frontière qui n'a pas de frontière ». Il s'agit en fait d'une description définie de l'homme que l'on retrouve chez Simmel. Ce dernier apparaît d'ailleurs dans le livre de Lapierre à titre inaugural d'une véritable tradition, en ce sens où celle-ci a comme visée, pour reprendre la définition qu'en donnait Michel Foucault dans *L'Archéologie du savoir*, d'« isoler les nouveautés sur fond de permanence » et de « donner un statut temporel à un ensemble de phénomènes » qui sont ici analogues dans la mesure où ils composent avec le déplacement privilégié, voire célébré par l'auteur.

« Juif assimilé dans un pays où l'antisémitisme est affirmé notamment à l'Université, philosophe et sociologue renommé observant une société dont il fait partie, mais qui ne l'accepte pas tout à fait », Simmel aurait subi une « marginalisation relative qui n'a pu que favoriser sa distance réflexive ». Ce point de vue décentré de l'intellectuel est applicable à une galerie d'acteurs dans des contextes fort différents. Y figurent, entre

autres jalons importants de l'histoire de la sociologie, Siegfried Kracauer et Karl Mannheim (dont Arendt a suivi les séminaires à Francfort en 1930), mais aussi l'École de Chicago avec Robert Park qui, tout comme les deux premiers, a assisté aux séminaires de Simmel à Berlin. Sur la base de cette filiation prennent ensuite place des affiliations diversifiées, juives et non juives, qui s'imposent en fonction du critère de mobilité. Ainsi sont mises en rapport différentes modalités de traversée d'un monde à l'autre qui prédisposent la conscience à transiger avec une altérité déterminante de ladite « distance réflexive ». Qu'il suffise ici de mentionner l'exigence morale et l'engagement social de Simone Weil qui, par son passage en milieu ouvrier, a changé de camp; la mobilité sociale ascendante dont témoigne le parcours de Bourdieu (exemple du transfuge qui, d'origine populaire, est demeuré habité par des contradictions insurmontables); ainsi que les approches pragmatiques axées sur le « terrain » de Nels Anderson et de William Foote (« *travailleurs* » américains qui sont passés, respectivement, du côté de la culture du *hobo* et de celui d'un quartier d'immigrants italiens dans le premier quart du xx^e siècle). Enfin, une part importante du livre est consacrée aux principaux enjeux des études postcoloniales qui ont fait des routes (comme James Clifford désignait les itinéraires opposés aux *roots* — racines), un paradigme de recherche pour ainsi intégrer le mouvement à leurs objets d'étude. La fécondité de la notion de diaspora dans ses diverses occurrences africaine, juive et autres, est largement commentée par Lapierre, malgré le problème de sa définition opératoire. L'auteure insiste sur la dimension comparative que celle-ci laisse entrevoir dans le contexte mondialisé qui est par ailleurs pris en charge par les études « subalternes » dont les principaux représentants, des « *universitaires nomades* » aux origines indiennes (Gayatri Chakravorty Spivak, Gyan Prakash, Shahid Amin et Arjun Appadurai), composent eux-mêmes avec des filiations diverses qui engagent à penser autrement la question de l'identité à forte tendance rhizomatique et à théoriser l'hybridité contemporaine qui échappe aux logiques nationales (Homi K. Bhabha préférerait pour sa part parler de la « *DissemiNation* »). Bref, la tradition du déplacement ainsi esquissée se clôt par une synthèse des voies actuelles de la recherche aux prises avec l'imprévisibilité des dynamiques du « trans », pour s'achever sur un survol des principaux travaux sur le métissage (Glissant, Grunzinski, Amselle, Laplantine et Nouss).

La « promesse du pont »

L'enjeu du travail de Lapierre, à travers ce parcours diachronique doublé d'une réflexion « itinérante », « *aux frontières des disciplines et aux confins des territoires* », se trouve du côté des résonances qu'il orchestre entre des perspectives et des univers de pensée éloignés. Sous des appa-

rences erratiques, son propos est à cet égard paradoxalement rassembleur. Et il se moule du même coup à la fonction de relais qui est la condition posée à la vitalité de la pensée actuelle conviée à se déplacer hors lieu, là où, justement, les rapprochements inédits défient les acquis de la compréhension, pour servir de médiation au sein de la complexité déconcertante du monde. Ainsi, « *si notre univers postmoderne paraît éclaté, en une juxtaposition de fragments d'images et de réalité, c'est peut-être, en partie, parce que notre regard, enclin à décomposer, ne sait pas reconnaître ce qui, en même temps, s'invente* ».

Le problème de la méthode est abordé par le biais d'une métaphore empruntée à Simmel qui, dans un texte intitulé « Pont et porte », commentait en 1909 la structure du pont qui unit les différences tout en rendant visible l'écart qui les sépare, car, souligne-t-il, « *c'est à l'homme seul qu'il est donné [...] de lier et délier, selon ce mode spécial que l'un suppose toujours l'autre* » (*Tragédie de la culture*). Le pont est par conséquent une construction permettant de traduire le propre de l'homme qui réside dans l'action de mettre en relation la diversité qui l'entoure. C'est ainsi qu'il sert d'image à Lapierre pour rendre compte non seulement de la « *réalisation du désir de l'autre rive* », modifiant un regard d'origine lui-même habité par l'altérité que présuppose la pulsion désirante, mais également des glissements et des croisements entre les disciplines, les cultures et les êtres qu'il conviendrait à la pensée d'identifier pour recréer du sens au travers des disparités, par-delà l'éclatement de la conscience postmoderne.

Dans cette optique, Lapierre s'attarde à des écrivains qui ont œuvré à la mise en relation des discours et des domaines du savoir, tel Edgar Morin, autre filiation dévoilée et jeteur de ponts qui trouve une place certaine dans la bibliothèque des déplacés de l'auteure. Investi d'une valeur cognitive, le pont s'impose aussi comme une promesse, dans la mesure où il caractérise la posture privilégiée du marginal telle que Richard Wright la décrit dans un passage emprunté à son roman *The Outsider* (1953), et où il est fait référence à l'intégration des Noirs dans la culture occidentale : « *Ils vont avoir un don de seconde vue car, étant des nègres, ils vont se trouver à la fois en dedans et en dehors de notre culture, en même temps. [...] Ils deviendront des hommes "psychologiques", comme les Juifs... Ils ne seront pas seulement américains ou nègres. Ils seront des centres de la connaissance, pour ainsi dire...* » Les diasporas juive et africaine se croisent ici dans un même contexte d'intégration américain, rapprochement qui, au-delà de l'idéalisme dont est empreint l'énoncé, offre une invitation à comparer les cultures, les histoires et les expériences du déplacement. Aussi la connaissance, en tant qu'elle est tributaire de la faculté d'inventer des ponts pour passer d'un lieu à l'autre (tant sur les plans social que discursif), est-elle transférée par Lapierre dans la voie encore à défricher de la mise en commun des modalités de ces passages.

Imaginer la rencontre

Cette connaissance exige cependant une certaine dose d'imagination stimulée par les rencontres fortuites. L'exemple que donne Lapierre du premier *Universal Race Congress* organisé à Londres en 1911 est à cet égard significatif. Parmi les invités, se trouvaient les penseurs suivants : Georg Simmel d'origine juive mais « *né dans une famille convertie au protestantisme* »; W.E.B. Du Bois, « *leader de la cause des Noirs, issu d'une famille métisse de Nouvelle-Angleterre* »; et, enfin, Gandhi, « *avocat indien, rejeton de la bourgeoisie de Porbandar, dans le Gujarat, formé en Grande-Bretagne* » et venu d'Afrique du Sud pour l'occasion. Imaginer leur rencontre constitue à la fois un défi pour les recherches postcoloniales et un relais nécessaire à la compréhension historique de la destinée du minoritaire. Avis au romancier ! Mais aussi au sociologue qui est ainsi appelé à lire, dans leur mise en relation, « *les penseurs du social* » (comme les désigne l'auteure, tous genres confondus : littérature, histoire, anthropologie, ethnologie, philosophie et sociologie), à aménager des ponts qui permettent de passer de l'un à l'autre en déjouant les balises institutionnelles. L'intérêt de *Pensons ailleurs*, qui présente en outre le mérite d'illustrer une posture critique tout en inscrivant la réflexion actuelle sur les cultures hybrides dans un contexte plus large, interdisciplinaire et comparatif, ne réside par conséquent pas tant dans la novation du propos que dans l'orientation suggérée du regard sur l'histoire de la pensée.

On pourrait certes arguer qu'il est paradoxal de faire ainsi l'éloge du déplacement. La valorisation de ce dernier ne risque-t-elle pas de le rendre inopérant ? Instauré en mot d'ordre par la directrice de recherche au CNRS, ne s'en trouve-t-il pas ainsi soustrait du domaine de la marginalité, condition essentielle à l'acquisition d'une « *seconde vue* » ? Une chose est certaine, dans ce parcours personnel de recomposition d'un territoire intellectuel, de filiations en affiliations, le déplacement n'est pas qu'un vœu pieux. Il se joue du côté d'un imaginaire qui se veut migrant et qui nous amène à nous interroger sur les figures actuelles du déplacement, sur les stratégies d'accommodement des voix qui se trouvent, pour diverses raisons, « *un peu dedans, un peu dehors* ». De fait, où sont les isolés, les trouble-fête, les terreaux de l'ailleurs à partir desquels s'effectuent leurs innovations critiques, à contre-voie ? Dans cet ordre de questionnements, demeure ouverte la problématique fondamentale des rapports complexes, conscients ou non, de captation ou d'affranchissement, qu'entretient tout intellectuel et chercheur avec les pouvoirs politique et économique qui sont déterminants des frontières de l'exclusion et des intérêts de la connaissance, voire d'une connaissance parfois intéressée.

Emmanuelle Tremblay